

CHACUN SON HOMME

Si jamais le hasard vous conduit à Laon et que vous éprouviez le besoin de vous faire raser ou rafraîchir les cheveux, ne vous adressez à nul autre qu'à maître Agénor Brisset, dont la boutique ornée des panonceaux de la partie—les deux plats à barbe en métal tintinnabulant au moindre souffle de zéphir—fait l'angle de la Grande-place et de la petite rue de Coucy.

Maître Brisset, outre ses talents incontestés de figaro, est un patriote qui a fait ses preuves en 1870; et pendant qu'il passera d'une main légère le blaieau mousseux sur vos joues ou fera grincer, selon les règles, ses ciseaux à vos oreilles, il ne manquera pas d'amener avec adresse la conversation sur l'occupation allemande.

Ah! monsieur, s'écria-t-il, pour peu que vous l'en couragiez par quelques grognements approbatifs, quatorze mois durant, nous avons du hâberger cette vermine!... C'est long, allez!... Mais c'est notre faute aussi, il faut savoir l'avouer... Si tout le monde avait profité de son, comme je l'ai fait, moi qui vous parle, nous en aurions été plus vite débarrassés!... Chacun son homme! Je ne connais que ça!

Gardez-vous bien de manifester la moindre impatience si maître Agénor, tout en se retirant un peu de vous pour donner un coup de cuir à son rasoir, touseille comme l'orateur qui va entamer son morceau capital.

Vous perdriez l'histoire de ses hauts faits et ce serait dommage, car elle est amusante. La voici pour ceux qui n'auraient pas de temps à y réfléchir.

En 1870, maître Brisset qui est aujourd'hui un gros petit homme légèrement chauve et défranchi, entra dans sa trentième année et passait pour un joli garçon. Il possédait, entre autres avantages, une luxurieuse chevelure brune toute crépée, formant de chaque côté d'une raie irréprochable deux touffes monumentales. Les lois de la proportion humaine étaient bien quelque peu voilées par cette tête aussi grosse à elle seule que son buste toute entier, mais les Laonnais n'y regardaient pas de si près et il avait en beaucoup de succès auprès des jeunes de la ville.

Enfin il s'était rangé en épousant une des plus gentilles d'entre elles, Cécile Obin, fille unique d'un de ses collègues retiré des affaires avec une petite aisance. Cécile était grande élancée, elle avait la taille bien prise, le corsage rebondi, le teint superbe, et un amour de petit nez relevé à la Roxelane dont son mari raffolait. Ses affaires marchaient bien, la boutique était des plus achalandées; le couple encore dans sa lune de miel jouissait donc de la félicité la plus parfaite quand la guerre éclata.

Les désastres, se mirent à succéder et enfin le 9 septembre, après un court bombardement, les Prussiens entrèrent à Laon. Agénor, pour diminuer ses frais, sous-louait en garni une belle chambre située au-dessus de sa boutique ordinairement à un officier de la garnison. Dès le lendemain de l'occupation, un capitaine de dragons bavarois se présenta avec un billet de réquisition et s'y installa sans plus de cérémonie.

C'était une espèce de colosse d'une quarantaine d'années, au poil roux, le menton orné d'une longue barbe rude, mais le crâne, déjà quelque peu dénudé au sommet par le port du casque. Son large nez soutenu de lourdes lunettes qui surplombaient

d'or ses yeux rouge comme ceux d'un hibou, et presque constamment il avait à la bouche une longue pipe en porcelaine pendue entre temps à ses aiguillettes. Ce pandour répondait au doux nom de Gottlieb Fitzelmann.

Des son installation chez les coiffeurs, il se mit à courtiser Cécile; une cour brutale et grotesque d'ours mal léché, mettant la main sur son cœur avec des roulements d'yeux blancs, quand, en train de fumer à sa fenêtre, il s'apercevait balayant le matin le seuil de la boutique avançant vers elle ses lèvres lip-pues en ouvrant les bras quand il la rencontrait par hasard dans l'escalier, ne manquant pas une occasion de murmurer en passant près d'elle:

—Chôlie! Chôlie! Cécile! esquivait de son mieux, dégringolait les marches avec une légèreté de cabri à son approche et venait toute tremblante se réfugier près de son mari. Agénor comprenait à la voir ainsi entrer en coup de vent, la figure à l'envers, ce qui venait encore de se passer, et toute son petit corps soubresautait de fureur.

Ah mais! ah mais! C'est qu'il ne faudrait pas qu'il aille trop loin, ce coco-là! répétait souvent quand sa femme le soir, sur l'oreiller, lui confiait les galantes entreprises du dragon.

Oh! je t'en pris! disait alors Cécile en se serrant contre lui, fait semblant de rien... il te tuerait!

Me tuer; ricanait le petit homme avec un air de dédain comique. Il en faudrait un autre que lui!

Mais en attendant il n'était guère rassuré et sa jalousie d'époux lui inspirait une haine ardente de patriote qu'il exhalait à tout propos. Souvent même ses clients lui conseillaient un peu plus de circonspection.

Il vous arrivera malheur, voisin! lui dit un jour le boulanger d'en face.

Mais il ne tenait aucun compte des avertissements et ne perdait pas une occasion de regarder Gottlieb d'un air de défi. Celui-ci s'apercevait bien de l'hostilité de son hôte, mais il affectait d'en rire, prenait en lui parlant des airs vainqueurs et ne l'appelait jamais autrement que "Bedit".

Un matin, en revenant de la parade, il entra dans la boutique pleine de clients, et d'une voix de commandeur il s'écria:

Fous vaire monder geze moi paugoup bedides poudeilles... pour sendir pou... pour blaie aux femme!...

Tout en parlant ainsi, il fixait des regards langoureux sur Cécile assise à la caisse.

Agénor qui rasait un commerçant du voisinage eut comme un éblouissement. Le sang afflua à ses joues et il brandit son rasoir d'un air si tragique que tout le monde crut qu'il allait sauter sur le Bavarois. Mais ce ne fut qu'un éclair. La raison lui revint à temps et il répondit sans lever les yeux.

C'est bien... on vous montera ça... Dn de suide! C'est entendu.

A partir de ce jour Gottlieb empesta le Bully et les vitrines d'Agénor se dépouillèrent avec rapidité. Sa fureur s'en augmentait d'autant et il ruminait sans cesse de quelle façon il pourrait se venger de cet odieux locataire.

Ce fut le dragon lui-même que lui en fournit l'occasion. Satisfait de l'effet produit par sa demande de parfums, il entra de nouveau quelque jours après dans la boutique et s'adressant au coiffeur:

Gomment fous vaire bour afoir geveux dant?... de manda-t-il on effleurant des

doigts sa parruque soufflée. Comment je fais pour avoir tant de cheveux? répéta Agénor intérieurement flatté.

Il allait répondre que c'était naturel, mais soudain une idée d'ingénieuse vengeance germa dans la cervelle.

Ah! voilà! s'écria-t-il. C'est grâce à ceci!

Et il alla prendre un des rares petits pots restés à son étalage.

Une pommade inventée par moi! continua-t-il. En s'en graissant la tête tous les jours on voit ses cheveux pousser comme par enchantement.

Ah! fit Gottlieb avec son accent guttural.

Il ôta son casque, se haissa pour montrer au petit homme le dessus de son crâne où la tonsure s'accroissait de plus en plus, puis se redressant:

Fous vaire rebousser ça? demanda-t-il.

Certainement! En un mois! Et ensuite vous aurez autant de cheveux que moi!... répondit le perruquier.

Et goguenard, il ajouta:

C'est ça qui plaît aux femmes?

Le Bavarois n'hésita plus. Il prit par le bras le client à moitié rasé qui le regardait bouche béante.

Fourt! lui dit-il.

Et s'installant sur le fauteuil à sa place, il commanda à Agénor.

Cressez mon dède!

Le petit homme ne se le fit pas répéter. D'un air empressé qui intriguait tout le monde, il soigna la fiole, l'ouvrit, en sortit du bout du doigt une pâte blanc chatre et se mit en devoir d'en enduire l'occiput du dragon. Quand l'opération fut terminée celui-ci alla regarder dans la glace. Il était hideux avec ses mèches raides et luisantes, dressant de toutes parts; mais cela ne l'empêcha pas de se sourire d'un air satisfait et de murmurer en passant devant la caisse où trônait Cécile!

Chôlie! chôlie!

Des qu'Agénor se trouva seul avec sa femme, il lui confia le bon tour.

C'est de la pâte épilatoire! lui dit-il en riant. Dans quinze jours, ce sale oiseau sera plus déplumé qu'un vautour!

—Oh! Agénor! qu'est-ce que tu as fait là? s'écria Cécile épouvantée.

Quand il verra que tu t'es moqué de lui, que va-t-il arriver?..... Oh! mon Dieu! mon Dieu!.....

Et elle se mit à pleurer.

Bah! bah! tu t'exagères la chose! répondit le petit homme. Mais au fond il commençait à regretter sa fumisterie.

Le lendemain matin quand le capitaine revint pour la seconde séance il essaya de substituer à celle de la veille une pommade inoffensive. Mais Gottlieb avait l'œil et il fallut s'exécuter.

Au bout de huit jours des mèches entières de cheveux roux demeuraient attachées aux parois de son casque chaque fois qu'il se décoiffait et son crâne ressemblait à un jardin où des allées sablées formaient les méandres et les rondpoints les plus fantaisistes.

Un matin, il entra, son sabre au à la main, le plaça lourdement sur la tablette de marbre devant la glace et, fixant sur Agénor des yeux mauvais, il dit:

—Fous afez tit un mois!... Si tant trois semaines gefeux pas reboussés dous, che goube le dède à fous!

Cécile faillit s'évanouir dans son comptoir et Agénor sentit un frisson désagréable lui courir le long du dos. Mais que faire?... Avouer sa faute? C'était tout simplement avancer l'heure du châtiement! Mieux valait gagner du temps et compter sur l'imprévu. Il raffermi sa voix

le plus qu'il put et répondit avec assurance:

—Ils seront repoussés avant quinze jours! C'est moi qui vous le dis!...

Et il se mit au graissage. Huit jours se passèrent encore. Le crâne du dragon se dénudait de plus en plus. Le jardin était devenu une plaine aride où quelques rares végétations se montraient seules ça et là et on prévoyait qu'à courte échéance ce ne serait plus qu'un vaste désert sans la moindre oasis.

Aussi Gottlieb roulait-il des yeux de plus en plus féroces et frappait-il plus fort son sabre sur le marbre. Il ne parlait plus même à Cécile.

Les deux époux, une fois débarrassés du terrible client, n'arrêtaient pas de se lamenter et Agénor avait beaucoup perdu de son assurance des premiers jours. L'hiver était venu, un hiver épouvantable, froid, pluvieux, sombre, désespérant, et cette tristesse ambiante s'ajoutait encore comme un lugubre pressentiment à leurs angoisses.

Le délai fatal allait expirer quand un branle-bas inusité se produisit dans les troupes d'occupation. C'étaient des allées et venues, des appels réitérés de trompettes, des galopes d'estafettes, un tohu-bohu extraordinaire. Finalement la veille du jour où le mois accordé par Gottlieb au coiffeur expirait, et comme le dernier de ses cheveux avait quitté son occiput en pointe, désormais lisse et brillant comme un œuf d'autruche, la plus grande partie de la garnison reçut l'ordre d'aller renforcer, en prévision d'une prochaine bataille, l'armée d'invasion opérant sur Paris.

Le temps était plus mauvais que jamais, une pluie diluvienne mêlée de neige n'arrêtait pas de tomber.

Le capitaine entra ouvrit la porte de la boutique avant de monter à cheval et ôtant son casque il dit à Agénor plus mort que vif:

—Che tefrais gouber dède a fan bardir!... mais moi vitèle à mon parole!... Ch'ai dit un mois, c'èdre un mois!... Che gouberai dède en refenant, si gefeux bas reboussés!...

Il se recoucha d'un geste tragique, sauta sur son grand cheval et partit au galop.

—S'il pouvait se trouver sur le chemin d'un boulet, s'écria Cécile dès qu'il eut disparu.

—On simplement d'une balle... d'une petite balle! ajouta Agénor. Il ne faut pas être trop exigeant.

Et ils rentrèrent avec un peu d'espoir.

Huit jours. La colonne ne revenait pas. L'espoir augmentait. Enfin un soir, on entendit au loin les trompettes. C'étaient eux!... Cécile et Agénor se mirent à trembler de tous leurs membres. Ils n'avaient plus qu'à attendre la mort.

Jusqu'à minuit ils demeurèrent enlacés, mêlant leurs sanglots et frissonnant au moindre bruit de pas se dirigeant vers leur maison. Rien ne vint. Avec l'aurore, ils commencèrent à respirer. C'était donc vrai!... le boulet!... la balle!...

Deux jours, trois, huit... Pas de capitaine. Cécile reprenait ses belles couleurs et Agénor redevenait goguenard. Mais le soir du neuvième, comme il mettait les volets de sa boutique, une lourde main s'abattit sur son épaule. Il poussa un grand cri et s'éroula sur le pavé.

—Eh bien! qu'est-ce que vous avez mon bonhomme? demanda une voix claire, dans un français presque sans accent. Est-ce que je vous fait peur?

Agénor ouvrit les yeux et releva la tête: c'était bien un officier des dragons, ce n'était

pas Gottlieb.

—Moi... moi... monsieur! balbutia-t-il.

—Voyons, remettez-vous, je ne vous veux pas de mal. Monsieur, Brisset, coiffeur, c'est ici n'est-ce pas? Il y a chez vous une chambre vacante?

Cécile au bruit des voix était accourue.

—Vacante? dit-elle. Non, c'est la chambre de M. Fitzelmann!...

—A été tué? s'écrièrent d'une seule voix les deux époux.

—Non, le pauvre diable! Il n'a pas eu cette chance. Il est mort bêtement à l'hôpital, ce matin, des suites d'un refroidissement pris en route. Il avait perdus tous ses cheveux dans ses derniers temps, le malheureux, et par une température pareille.

Agénor et Cécile ne l'écoutaient plus. Ils étaient tombés dans les bras l'un de l'autre, et ils pleuraient.

Le soir, à l'heure de la causerie ordinaire sur l'oreiller, le petit homme dit à sa femme:

—Hein! crois-tu que j'ai eu une bonne idée de l'épiler!...

..Depuis ce temps cette aventure a pris dans son imagination légèrement gasconne des proportions colossales. Il est persuadé qu'il a agi en patriote courageux et c'est très sincèrement qu'il répète à tous ses clients;

—Ah! si tout le monde en avait fait autant!... Chacun son homme! Je ne connais que ça!

PETITE CONTREVERSE

Les savants et les hommes d'esprit ne s'occupent pas de religion.

C'est là une assertion complètement fautive. Il suffit d'ouvrir l'histoire pour s'en convaincre.

«On peut affirmer, dit Mgr de Ségur, que depuis dix-huit cents ans, parmi les hommes érudits de chaque siècle, il y n y a pas eu un lucrédule sur vingt.»

Et parmi ce faible nombre d'incrédules, on peut affirmer encore que la plus part ne furent pas stables dans leur crédulité et se réfugièrent, avant de mourir, dans les bras de cette religion qu'ils avaient blasphémée.

Tels furent Montesquieu, Buffon, La Harpe, Voltaire, lui-même, malade à Paris, fit appeler le curé de Saint-Sulpice. Le danger passa et avec le danger la crainte de Dieu. Son médecin a attesté qu'avant sa mort il avait de nouveau demandé un prêtre. Mais ce dernier ne put jamais pénétrer jusqu'au lit moribond. Ses amis qui veillaient lui refusèrent cette consolation et en fut de même de d'Alembert. Et s'il fallait nommer tous les grands hommes que le christianisme a produits, il faudrait nommer les plus grands savants, les plus profonds géistes dans tous les genres. Faut-il parler des Pères de l'Eglise, ces seuls savants des quinze premiers siècles? Faut-il nommer tous les philosophes, les jurisconsultes les littérateurs, les poètes qui sont militaires ne sont-elles pas la plupart des gloires religieuses?

Aujourd'hui encore, le catholicisme peut citer, dans toutes les professions les noms les plus glorieux.

P. M. P.

I HAVE THEM! All Styles! ALL PRICES!

Banner spring road wagons concord body, Elliptic spring Phaetons, Milkado Phaetons, Maple leaf road carts, Sunol carts, Truck wagons, Brantford buggies, all styles. Cossitt's rakes, mowers and reapers. New William sewing machines. Sold Cheap for Cash or approved Credit.

Wm. McIntosh, TIGNISH, P. E. I. may 10th. '94. 6m.

MONEY Sent for free samples of LAMBS BRAND MONEY WASHING with guarantee.

HAYING & HARVESTING machinery.

All in need of Haying and Harvesting machinery will save money by buying the

Massey-Harris

goods. The quality of these goods are beyond question. We are bound not to be undersold.

Warehouses at TIGNISH & ALBERTON

Our popular agent M. M. Christopher has charge of the Tignish warehouse, and will promptly attend to the wants of the Public.

Binder Twine at cheapest rates. BUGGIES & ROAD-CARTS always on hand.

Best Goods and Best Bargains to be had from

James P. Cunningham. 13 JI 93

AUX SECRETAIRES DES COMMISSAIRES D'ECOLLES

Neus avons en mains une quantité d'Assesentsem Bills pour Taxes Prix modérés.

DETECTIVE

We want a man in every locality to act as private Detective under our instructions. Experience unnecessary. Stamp for particulars. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Indianapolis, Ind.



L'Imprimerie

L'IMPARTIAL.

L'IMPARTIAL est le seul journal français dans l'Est et le Nord. Ayant trois bonnes presses à notre disposition, nous sommes en mesure d'exécuter, en français et en anglais, dans les derniers genres, et à des prix modérés, toutes sortes de ouvrages tels que

- Tete de Comptes,
- Te des Lettres, Affiches,
- Brochures, Cartes d'Affaires, rtes de Visites,
- Envelopes, Blancs pour Magistrats, Blancs pour Avocats, Circulaires, Placards, Billets, Memorandums

Envoyez-nous vos commandes nous garantissons satisfaction. F. J. BUOTE, Editeur-Propriétaire. Tignish, Bloc Chaisson, I. P. E.



Your Stomach Distresses You

after eating a hearty meal, and the result is a chronic case of Indigestion, Sour Stomach, Heartburn, Dyspepsia, or a bilious attack.

RIPANS TABLETS

Promote Digestion, Regulate the Stomach, Liver and Bowels. Purify the Blood, and are a Positive Cure for Constipation, Sick Headache, Biliousness, and all other diseases arising from a disordered condition of the Liver and Stomach. They act gently yet promptly, and perfect digestion follows their use.

Ripans Tablets take the place of an Entire Medicine Chest, and should be kept for use in every family. Price, 50 Cents a box. At Druggists, or by mail, RIPANS CHEMICAL CO., 10 SPRUCE ST., NEW YORK.

STANDARD-FASHION CATALOG now ready for Fall and Winter of 1894. 100 pages—over 1,000 elegant illustrations. Sent free, for only 25 cents. STANDARD FASHION CO., 619 West 11th Street, New York.